# OSTAFIÉVO

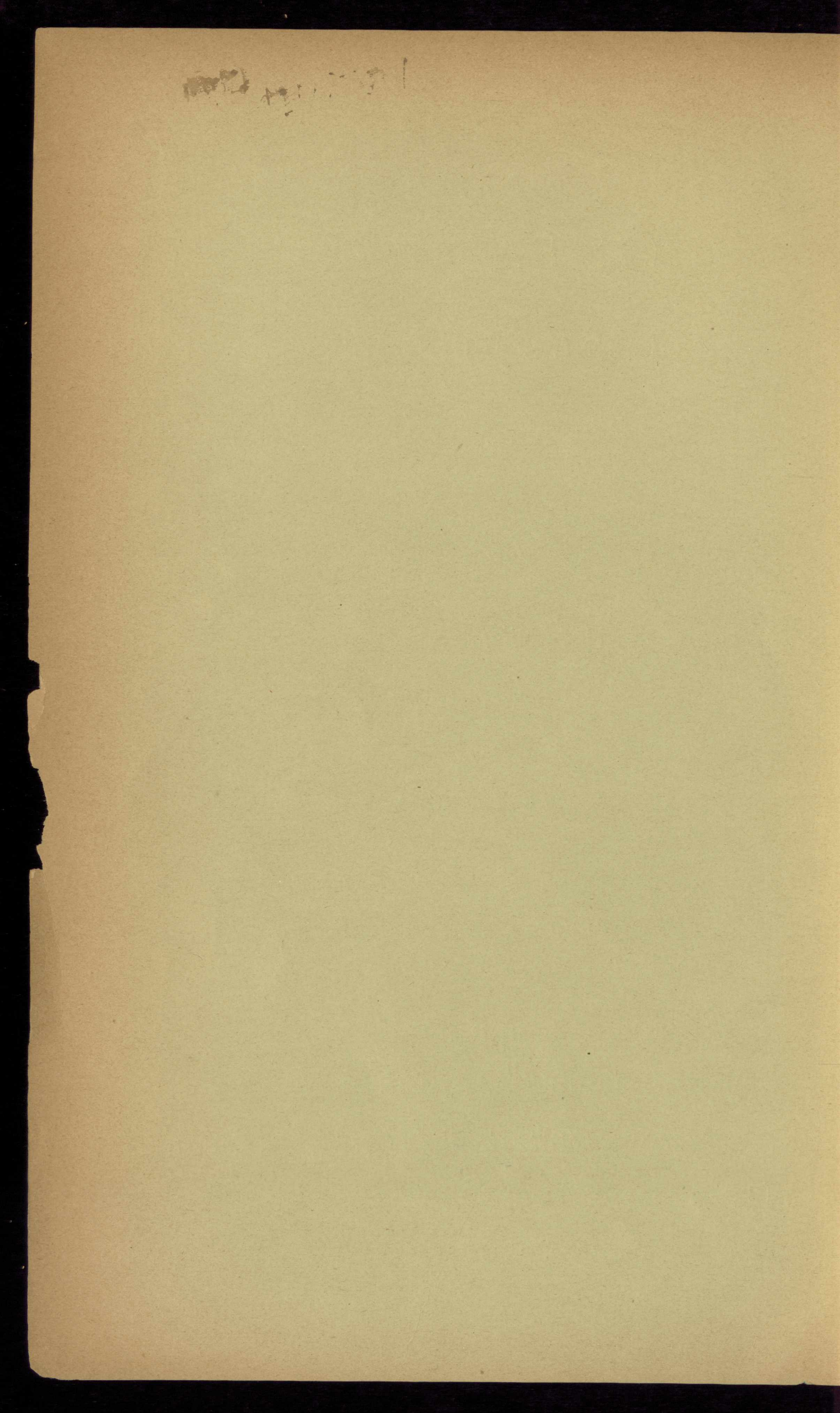
## SOUVENIRS D'UNE MISSION

PAR

Le Baron de BAYE



PARIS
LIBRAIRIE NILSSON
7, RUE DE LILLE, 7



# OSTAFIÉVO

## SOUVENIRS D'UNE MISSION





# A LA MÊME LIBRAIRIE

---

## DU MÊME AUTEUR

Les bronzes émaillés de Mostchina (gouvernement de Kalouga), 1891.
La bijouterie des Goths en Russie, 1892.
Compte rendu des travaux du XI^e congrès russe d'archéologie, 1893.
Rapport sur les découvertes faites par M. Savenkov dans la Sibérie orientale, 1894.
Études sur l'archéologie de l'Ukraine, 1895.
L'œuvre de Victor Vasnétzoff, 1896.
Kiev, la mère des villes russes, 1896.
Les tombes de Mouranka, 1896.
Sépulture du x^e siècle à Kiev, 1896.
Du Volga à l'Irtisch, 1896.
Causerie devant quelques toiles de l'école moderne en Russie, 1897.
Souvenir d'un couronnement impérial, 1897.
Notes sur les Votiaks païens, 1897.
La nécropole d'Ananino (gouvernement de Viatka), 1897.
De Moscou à Krasnoïarsk, 1897.
Notes de folk-lore votiak, 1898.
La crosse de saint Étienne de Perm, 1898.
En Géorgie, 1898.
De Penza à Minoussinsk, 1898.
Au sud de la chaîne du Caucase, 1899.
Au nord de la chaîne du Caucase, 1899.
Notes de folk-lore mordvine et métchériak, 1899.
Fouilles de Kourganes au Kouban (Caucase), 1900.
En Nouvelle Russie, 1900.
Tiflis. Souvenirs d'une mission, 1900.
Chez les Tatars. De Derbent à Élisabethpol, 1901.
A travers quelques villes historiques de la Russie, 1901.
En Iméréthie, 1902.
Les Juifs des montagnes et les Juifs géorgiens, 1902.
Une visite à Gavrontzi, près Poltava (1902), 1903.
En Petite-Russie, 1903.
En Abkhasie. Souvenirs d'une mission, 1904.
Une Page de Critique littéraire sur l'Ukraine, 1904

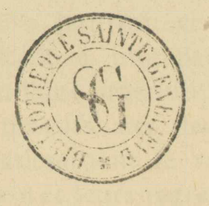
# OSTAFIÉVO

## SOUVENIRS D'UNE MISSION

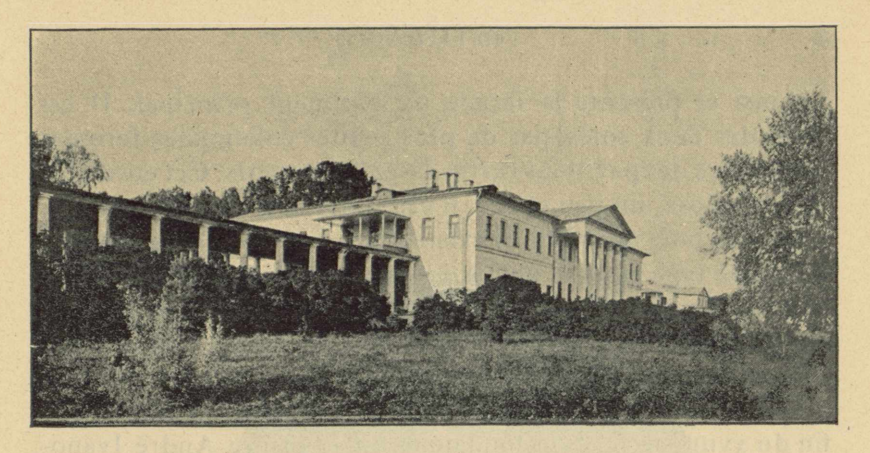
PAR

**Le Baron de BAYE**






PARIS
LIBRAIRIE NILSSON
7, RUE DE LILLE, 7



DOMAINE DES PRINCES WIAZEMSKY

# OSTAFIÉVO

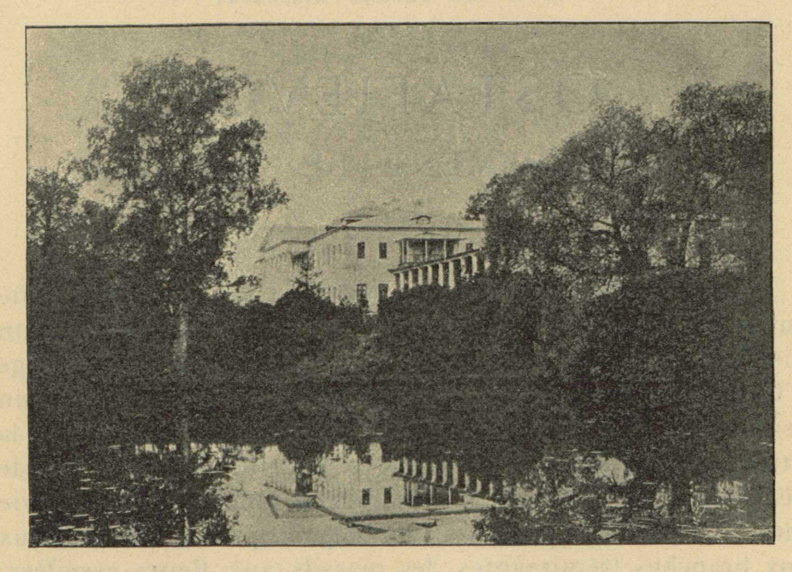
## GOUVERNEMENT DE MOSCOU

### I

Dans la vallée de la Desna, non loin de la grande route suivie par Napoléon, à sept verstes de Podolsk, chef-lieu d'un district du gouvernement de Moscou, se trouve le village d'Ostafiévo. Là se cache, sous des frondaisons séculaires, un asile riche d'anciens souvenirs. Pour les amis des arts, de la littérature, de la poésie, Ostafiévo pourrait être un lieu de pèlerinage. Le silence y a succédé à une période de vie intense. Les vieux grisars au feuillage argentin, les bouleaux aux branches frémissantes, les massifs aux fleurs assoifées, semblent, en été, attendre impatiemment le voile de neige qui cache aux regards leur tristesse et leurs regrets des années écoulées. N'étaient-ils pas habitués à se sentir entourés d'un monde de visiteurs et à former le décor d'une nature aimée qui reposait et rajeunissait ceux qui venaient à elle. Et les arbres ont grandi au point d'ensevelir dans leur verdure une résidence imposante, au premier abord, par son architecture grecque, son large perron, sa colonnade un peu orgueilleuse couronnée d'un fronton sur lequel on pourrait inscrire : *Patrie — Littérature — Beaux-Arts — Poésie.*

Ainsi se présente la façade du bâtiment principal. Il est relié, des deux côtés, par de plus petites colonnades formant terrasses, à des pavillons carrés assez importants. Cet ensemble est grandiose, un peu sévère, il est vrai, mais, en même temps, revêt une note agréable. Il existe des habitations seigneuriales du même type et de la même époque dans le gouvernement de Moscou. Je citerai Védenskoe, que je connais également, mais dont les deux ailes ne sont plus réunies par une galerie qui permettait de se rendre à couvert des annexes au pavillon central.

Ostafiévo, tel qu'on le voit aujourd'hui, a été construit à la fin du XVIII$^{e}$ siècle. Son fondateur fut le prince André Ivano-



VUE D'OSTAFIÉVO

vitch Wiazemsky. Auparavant, cette propriété appartenait à la famille Matvéïeff, d'ancienne noblesse.

Trois générations de princes Wiazemsky s'y succédèrent. Chacune d'elles eut comme chef un homme d'élite et laissa des souvenirs impérissables, ayant accompli des étapes successives au cours de l'évolution des lettres, des sciences et des arts, depuis le milieu du XVIII$^{e}$ siècle jusqu'à l'approche du XX$^{e}$ siècle. Ostafiévo porte l'empreinte de ces trois générations; elles y ont laissé leur caractéristique.



PRINCE ANDRÉ IVANOVITCH WIAZEMSKY

Aussi, champion des traditions, fidèle aux souvenirs du passé, conservateur des archives paternelles, le comte Serge Chérémèteff a-t-il voulu sauvegarder cet Ostafiévo qui évoque tout une longue période de pensée et de travail. Les meubles et les papiers de ce vieux domaine sont pour lui une source intarissable de documents historiques et littéraires. Avec un soin jaloux, l'œuvre des princes Wiazemsky sera continuée et perpétuée par le chef de la famille Chérémèteff, qui a épousé la princesse Catherine Pavlovna Wiazemsky.

C'est le lieu de dire un mot de l'origine de la famille Wiazemsky, l'une des plus anciennes de la Russie. Elle descend de Rurik par la lignée de Monomak et des princes régnants de Smolensk[1]. De ces princes, sont issus les princes apanagés de Wiazma, ville du gouvernement de Smolensk. Le nom de Wiazemsky dérive de celui de cette cité. Vers le XIIIe siècle, vivait une princesse Wiazemsky qui fut canonisée sous le nom de sainte Julienne[2]. Elle était la femme du prince Siméon, fils de Mstislav. En 1224, le prince André Wladimirovitch, surnommé *Longue-main*, fut tué à la bataille de Kalka, contre les Tatars. Il était marié à la fille du prince Mstislav, de Kief, et fut le premier qui ait pris le nom de prince de Wiazma ; il représentait la douzième génération après Rurik.

Nous avons seulement voulu donner une idée de l'importance de la famille Wiazemsky au point de vue historique. Comment et pourquoi un de ses descendants est-il venu créer Ostafiévo et s'y fixer? L'amour n'y a pas été étranger. Le prince André Wiazemsky, dans l'un de ses nombreux voyages, avait fait la connaissance d'une ravissante Irlandaise, née Jenny O'Reilly. En l'épousant, il contracta un mariage d'inclination. C'est alors qu'il quitta la propriété seigneuriale de son père, pour acheter Ostafiévo. Immédiatement, il commença la construction de la maison actuelle. Lui-même en traça les plans et en surveilla la construction.

1. Les princes Wiazemsky portent les armoiries de la ville de Smolensk : d'argent au canon noir sur un affût d'or, sur le canon est perché un oiseau de paradis.

2. Morte en 1406.

Né en 1750, le prince André fut à la fois homme d'épée, administrateur, écrivain et lettré. Sa maison de Moscou, des plus hospitalières, réunissait une brillante société composée surtout de littérateurs et de politiciens. Grand voyageur, le prince André avait visité la France avant la Révolution. Il avait subi l'influence des éminents philosophes de ce temps. Leurs portraits, gravés en couleurs, sont demeurés pendus dans son cabinet de travail à Ostafiévo. Le prince André était un fervent adepte de la civilisation française et Joukovsky admirait la facilité avec laquelle il traduisait en langue russe une idée essentiellement française.

D'une première union, le Prince avait eu une fille, laquelle épousa le célèbre historien Karamzin[1] en 1803.

Karamzin s'établit à Ostafiévo, où il a écrit neuf volumes de son *Histoire de l'État russe*, œuvre considérable, publiée en douze tomes, dont le dernier n'a paru qu'après la mort de l'auteur.

De son mariage avec Mlle O'Reilly, le prince André eut deux enfants : une fille, Catherine, mariée au prince Alexis Scherbatoff et qui n'a pas laissé d'enfants; un fils, le prince Pierre Andréïévitch Wiazemsky, encore mineur à la mort de son père, et dont Karamzin fut le tuteur.

Le prince André Wiazemsky portait toujours sur lui les portraits de ses trois enfants peints par le comte Xavier de Maistre, émigré, qui habitait Moscou et s'occupait de peinture pour se procurer des moyens d'existence.

Le créateur d'Ostafiévo y a laissé de nombreux souvenirs; sa bibliothèque, des portraits, des meubles, une importante correspondance[2] et des manuscrits. Le prince André était en rapport avec des hommes les plus éminents de son temps, par exemple : Voronzoff, prince Bélosselsky, Nélédinsky, comte Léon Rasomovsky, prince Jacques Lobanoff, Mordvinoff, etc. Il mourut en 1807.

Avant de passer à une autre génération, nous devons citer ici le portrait du prince André, si bien tracé par son fils :

1. Nicolas Mikhaïlovitch Karamzin, né en 1766, mort en 1826.

2. Une partie de cette correspondance a été publiée par le comte Serge Chérémétefff.

« Mon père, disait le prince Pierre Andréïévitch Wiazemsky, « était l'un des hommes les plus instruits de son temps. Il « avait le don de la parole, il aimait les conversations, les « échanges d'idées et d'opinions; il aimait même les disputes, « non pas par entêtement ni par orgueil d'un caractère satis- « fait de lui-même, mais par amour de l'art et pour animer « la conversation. Il aimait la discussion, comme une gym- « nastique de l'esprit, comme un tir innocent visant une « cible, ou comme l'escrime qui contente l'amour-propre « personnel, mais qui ne cause pas de blessures. Depuis son « jeune âge, mon père avait accès auprès du grand-duc Paul « Pétrovitch et fut un de ses proches camarades. Mais, sous « le règne de ce prince, il dut quitter le service. Il avait alors « cinquante ans. »

Le prince Pierre Wiazemsky naquit à Moscou en 1792 dans la maison de son père[1]. Il eut d'abord des professeurs anglais, allemands et français, entre autres un M. d'Andilly, parent d'Arnaud d'Andilly. Mais ce mode d'instruction ne répondit pas aux désirs de son père. Il résolut de placer son fils à Pétersbourg, dans une école dirigée par les Jésuites. Celui-ci conserva un bon souvenir de ses maîtres et leur demeura attaché. Élevé à une école française, le jeune Pierre, bien qu'il cultivât toutes les littératures, avait pour les lettres françaises une prédilection marquée. Son éducation terminée, il revint à la maison paternelle où fréquentaient des jeunes gens d'une rare intelligence avec lesquels il devait se lier d'amitié.

La tutelle de Karamzin influa certainement sur la formation du caractère du prince Pierre. Ce n'est pas dans la carrière des armes qu'il devait s'illustrer. Cependant les événements l'obligèrent à débuter dans l'armée; en effet, Napoléon avait envahi la Russie. Le prince Pierre se fit inscrire comme volontaire dans le régiment de cosaks Mamonoff. Il eut deux chevaux tués sous lui à Borodino[2]. La guerre terminée, il se consacra de nouveau à la littérature.

1. Appartenant actuellement au comte S. Orloff Davidoff.

2. En l'année 1812, les Français passèrent à Ostafiévo qui se trouvait sur le chemin de Moscou.

## II

Le prince Pierre et son épouse, née princesse Véra Gagarine, transformèrent Ostafiévo en un véritable cénacle. Dmitrief, Pouchkine, Joukovsky, Davydoff, Baratinsky, etc... en ont été les hôtes. Tous les membres de la société d'Arzamas s'y réunissaient. Ce nom d'Arzamas est celui d'une ville de district du gouvernement de Nijni-Novgorod, célèbre par ses oies. Or, il était obligatoire, à chaque souper, de servir une oie. L'oie joyeusement dégustée, ne donnait pas seulement sa chair succulente aux convives, mais leur fournissait en outre leur instrument de travail, car ils étaient tous des hommes de plume. Ces personnalités, qui devaient jouer un rôle politique, se rencontraient fréquemment à Ostafiévo; c'étaient : Bloudoff, Daschkoff, Ouvaroff, Séverine,... pour ne citer que quelques noms.

La maîtresse de céans, la princesse Véra Wiazemsky, en compagnie de qui vivait Mme Karamzin, était souvent entourée de ses sœurs : la princesse Tchétvertinsky, Mme Polieucktoff, Mme Ladomirsky, nées Gagarine, et des filles de Karamzin; l'une de ces dernières devint princesse Métchersky.

Ces assemblées de beaux esprits donnaient à Ostafiévo une singulière animation et lui valurent un renom dont le souvenir demeure vivant.

L'activité intellectuelle du prince Pierre Wiazemsky fut considérable. Douze volumes de son œuvre ont été publiés (de 1878 à 1896) par le comte Serge Chérémiteff avec le concours consciencieux de M. Nicolas Borsoukoff. Il a écrit, entre autres, une biographie de von Vizin, qui est un modèle dans ce genre et fut le fondateur de la *Société Impériale historique*.

Joukovsky et Gogol nous apprendront quelle était la caractéristique de ce littérateur.

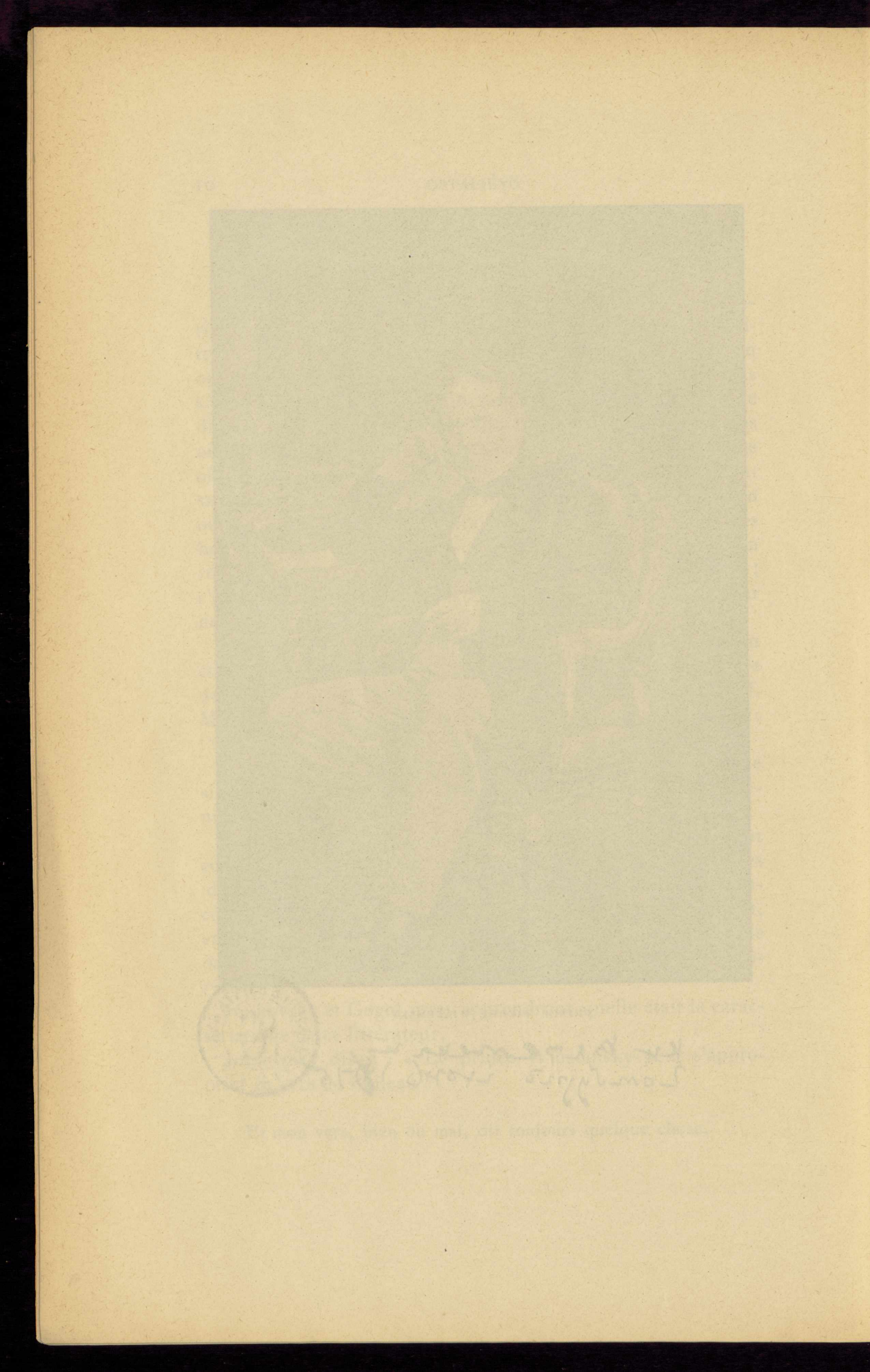
Joukovsky disait : « Le prince Wiazemsky peut s'approprier ce vers de Boileau :

Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.



PRINCE PIERRE WIAZEMSKY

Кн. Вяземскій



Et le prince de répondre : « Toute la question est de savoir « ce qui domine, le bien ou le mal?... »

Voici l'appréciation de Gogol : « Le prince Wiazemsky est « un des plus distingués parmi les poètes contemporains de « Pouchkine. Il a commencé à écrire avant lui, mais son « apogée date de l'époque de Pouchkine. Le prince est « l'opposé de Iazykoff; autant chez celui-ci la pénurie des « idées saute aux yeux, autant chez celui-là on constate la « fécondité des pensées. Le prince emploie le vers comme la « première arme à sa portée, il ne s'occupe pas d'en soigner « la forme. Ses poésies sont des improvisations; mais, pour « concevoir de telles improvisations, il faut être remarquable- « ment doué au point de vue intellectuel et avoir un cerveau « bien organisé. Les diverses qualités qu'il possède à la fois « sont : la faculté d'observer, le coup d'œil, l'imprévu des « conclusions, le sentiment, la verve, la gaieté et même la « tristesse. Dans chacune de ses pièces de vers, ces qualités « se combinent pour former un heureux ensemble. Son talent, « il ne le doit pas à une éducation visant au développement « du sens poétique; le sort l'en a gratifié avec toutes les apti- « tudes qui permettent d'atteindre l'idéal.

« C'est dans son livre intitulé : *Biographie de von Vizin*, « qu'apparaît le mieux quelle était la somme des dons natu- « rels qui était le lot du prince; on peut, en effet, discerner « en lui l'homme politique avisé, le philosophe éclairé, le cri- « tique aux appréciations subtiles et pénétrantes, l'homme « d'État aux vues positives et aussi l'homme pratique ayant « une grande expérience des choses de la vie; en un mot, on « distingue en lui toutes les qualités requises pour être un « historien dans l'acception la plus élevée.

« Si cette même plume, qui a composé la biographie de « von Vizin, avait retracé le règne de Catherine, cet ouvrage « aurait avantageusement rivalisé avec les productions des « historiens appartenant aux autres nations de l'Europe... « Mais l'absence d'un travail de longue haleine est la mala- « die du prince Wiazemsky.

« Chez lui, à côté d'un vers d'une vigueur et d'une valeur « qui n'ont été égalées par aucun de nos poètes, on rencontre

« parfois un autre vers qui ne lui ressemble en rien. Tantôt « encore un vers exprime une indicible angoisse, tel un cri « vivant sorti du fond du cœur; tantôt un autre vers détourne « l'attention, car il est presque étranger au sujet qu'il traite. »

Ce jugement n'est pas resté sans une réponse mordante et pleine de finesse.

« Ouf! dit le prince Wiazemsky. Je me sens suffoqué par « toutes les louanges dont Gogol m'accable et aussi par la « longueur de la période de ses phrases. Voilà certes qui « exigerait des points, des doubles points, semblables à ceux « que Dmitrieff exigeait de moi. » Gogol dit : « L'absence « d'un travail de longue haleine est la maladie du prince « Wiazemsky. » J'accepte cette sentence, mais avec une « objection. Est-ce bien une maladie? N'est-ce pas plutôt un « défaut? Quand l'homme reconnaît ce défaut, il jugera ce « que peut son prochain et il ne s'aventurera pas, lui, dans « une entreprise qui serait au-dessus de ses forces. Dès lors, « cette quasi-maladie n'en est pas une, elle constitue, au con- « traire, un signe de santé et ce que j'ai appelé défaut n'est « autre que la force du bon sens. Mieux vaut paraître malade « et être bien portant, que de paraître bien portant et d'être « malade en réalité. »

La réponse du prince ne pouvait revêtir une forme plus spirituelle ni plus piquante, car Gogol, à cause de la maladie, ne parvint jamais à terminer l'œuvre qu'il avait commencée

Pouchkine se rendit à Ostafiévo en 1831, et le prince lui communiqua la biographie de von Vizin qu'il venait d'écrire. Il a plus loué que critiqué ce travail, mais il trouvait que l'auteur blâmait trop les sentiments de von Vizin à l'égard des Francais.

Du reste, tout le jugement de l'immortel Pouchkine se trouve résumé dans le quatrain qu'il dédia au poète.

« La Providence a voulu le gratifier de ses dons en dotant à « la fois, comme par hasard, son heureux favori : de la « richesse d'un grand nom, d'un esprit élevé et de la simpli- « cité de cœur unie à un sourire plein de malice. »

Il m'a semblé intéressant de montrer le prince Pierre Wiazemsky, jugé par trois de ses plus illustres contemporains.

Son activité ne se traduisit pas seulement par son œuvre littéraire, au commencement du règne d'Alexandre II, le prince fut adjoint du ministre de l'Instruction publique ; il devait plus tard être nommé grand échanson et devenir membre du conseil de l'Empire. Telle était la récompense suprême que son souverain lui accordait, pour couronner une vie de labeurs incessants et une brillante carrière littéraire.

Son père avait vu la France de l'ancien régime, au moment où les philosophes et les encyclopédistes semaient des idées nouvelles qui devaient amener la Révolution. Il partagea l'admiration qu'ils avaient inspirée en Europe. Son père avait vu la fortune croissante de Bonaparte à l'aurore du XIXe siècle et s'en était montré inquiet. Le fils avait vu Napoléon diriger ses regards de conquérant jusque vers Moscou. Il assista à l'apogée et à la chute du premier Empire.

Suivant l'exemple paternel, le prince Pierre voyagea beaucoup. D'Orient, d'Italie, il rapporta des majoliques, des fragments de mosaïques ; on les voit encore à Ostafiévo, munies d'inscriptions de la main du poète. Pendant ses nombreuses pérégrinations, il conserva partout et toujours son amour profond pour la Russie et son attachement pour tout ce qui est russe.

Ainsi, en assistant au carnaval de Dresde, il le compare au carnaval russe, proclame celui-ci bien supérieur, il regrette de ne pas le contempler et c'est une occasion pour lui de le chanter.

## LE CARNAVAL HORS DE LA PATRIE

Je te salue, toi qui es revêtue de ton *sarafane* blanc, de drap tissé d'argent et qui étincelle de diamants pareils à d'éclatants rayons.

Avec ton sourire vivifiant, avec la fraîcheur délicieuse de ton visage, tu éveilles dans les âmes endormies des sensations nouvelles.

Je te salue, jeune et splendide beauté russe, cygne dont la blancheur rivalise avec celle de la neige.

O hiver ! je te salue comme notre [petite] mère chérie (matuschko).

Des régions glacées de l'Oural, comment, ma bien-aimée, as-tu réussi à gagner ce pays dont les habitants nous sont étrangers en tout ?

Ici, loin de ta demeure, tu es comme orpheline ; il manque beaucoup à tes aises ; tu n'es pas accueillie ainsi qu'il conviendrait, le peuple ne prend point part à la fête.

Comment te faire la réception dont tu es digne, toi si pleine de bonne grâce? Comment serait-il possible de t'offrir un festin qui t'agrée? Les Allemands ne sauront jamais te souhaiter une cordiale bienvenue.

Le dicton de nos ancêtres n'est pas une erreur et notre bon sens national à raison d'assurer que ce qui est sain pour un Russe est mortel pour un Allemand.

Neige copieuse et abondante, nous ne te craignons pas, même si la gelée [1] t'accompagne. Tu remplaces avec avantage et le bateau et la locomotive.

Tu es la cause de notre beauté, de notre gloire, de notre force et aussi de notre gaieté vivifiante, ô admirable hiver !

Bientôt les grandes fêtes du Carnaval vont se dérouler joyeusement avec les *nastoika* [2] et les *blinis* [3], et le monde chrétien s'éveillera dans l'allégresse.

1. Le poète appelle la gelée *batiouchka* (le petit père).
2. *Nastoika :* eau-de-vie.
3. Les *blinis* sont des crêpes russes.

C'est en ton honneur que la Russie, fille d'ancêtres orthodoxes, construit des montagnes de glace et s'amuse nuit et jour.

Partout, des jeux, de fraternelles bambochades; les cœurs sont comme ouverts à deux battants; les *troïkas*[1] frémissantes froissent la neige devant le perron des habitations.

Puis voici qu'elles s'élancent, qu'elles volent avec la rapidité du faucon qui fend les airs. Le cocher[2] rassemble adroitement les rênes dans sa main vigoureuse.

Coiffé de son bonnet, vêtu de sa pelisse[3] bleue, il est d'allure très crâne. Soit en sifflant, soit en leur adressant une bonne parole, il excite ses courageux coursiers.

La mère, au corps opulent, drapée dans sa pelisse, est cérémonieusement assise dans le traîneau; à côté d'elle, sa fille, qui porte un justaucorps[4] fourré, à l'éclat d'un coquelicot.

Le givre impalpable foisonne sur ses vêtements qu'il argente, et le froid qui caresse ses joues en taquine le duvet délicat.

Et la jeune fille, plus blanche et plus rose, s'épanouit en sa beauté; elle ressemble à la neige qui scintille sous les rayons de l'aurore.

Elles sont emportées sans obstacle le long des champs et des rivières; les noisettes craquent sous leurs dents.

A la ville, au village, les jeunes, les vieux, tous sont gais, car pour tous, l'hiver est comme un parent et un ami. Le Carnaval est pour chacun une cause d'allégresse.

1. Traîneau attelé de trois chevaux.

2. *Jamschik.*

3. *Polons-choubok.*

4. *Sous-chegreika*, mot à mot : pelisse qui chauffe l'âme. Ce vêtement ne descend pas au-dessous de la taille.

Il n'y a pas de trêve aux joyeuses acclamations, aux chansons, aux fêtes, aux réjouissances. Comment ces tristes Allemands pourraient-ils chanter un duo avec nos *bogatirs*[1] ?

Je n'ai jamais rien vu d'aussi misérable que les traîneaux d'ici. Nous autres, vrais Russes, nous avons scrupule de prendre place dans ces véhicules étrangers.

Oh! non, ma belle, ta place n'est pas ici, cette région n'est pas celle qui te convient. Ici, la neige ne forme jamais qu'une mince couche et le froid a la même fadeur que le peuple.

Comment te fêter, mon amie chérie; avec un bock de bière, un cigare desséché; ou bien avec une saucisse fumée? La bière alourdit le sang, elle rend l'esprit aigre et le visage bouffi. Quelle différence avec notre petite *vodka*[2] qui réchauffe si bien.

Lorsque la vodka entre en scène, elle murmure à votre oreille maints propos agréables et le vin de la veuve Clicquot, lui-même, ne saurait inspirer de plus aimables chansons.

Notre compatriote s'abandonne à la joie avec expansion. Il prend une coupe enchanteresse et, alors, pour lui, la vie ne vaut pas plus qu'un kopek, l'affreuse mort lui devient indifférente.

L'Allemand, oh! celui-là est un savant! L'Allemand est passé maître en tout! L'Allemand possède une telle profondeur de jugement, qu'il vous fait crouler comme dans un abîme sans fond!

Mais si, usant de la façon dont notre caractère national nous fait apprécier les gens, on observe l'Allemand à l'improviste, surtout l'hiver, je vous assure que l'on constate qu'il ne vaut que bien peu.

Le prince Pierre Wiazemsky a composé cette pièce de vers

1. Héros fabuleux des légendes slaves.
2. Eau-de-vie de grain.

à Dresde, le 20 février/7 mars 1853. Il avait alors soixante-dix ans. Quelle verve et quelle fraîcheur d'inspiration pour un vieillard. Le prince a si poétiquement décrit les premières neiges, que Pouchkine, dans son poème *Eugène Onéguine*, a rendu hommage à son talent.

## III

En Suisse, le prince Pierre n'est pas absorbé à ce point par le décor féerique de la nature, qu'il ne recherche ce qui peut lui rappeler sa chère Russie. A Vevey, il rencontra une première fois, le 9 novembre 1854, pendant une de ses promenades journalières, un sorbier isolé. La vue de ce sorbier qui s'offrait à ses regards fit affluer en lui de multiples souvenirs du sol natal et lui inspira une poésie.

Grâce à toi, ravissante *ribina* [1],
grâce à toi, qui es notre vigne russe,
j'ai éprouvé de la joie en pays étranger,
car j'ai été heureux de trouver une compatriote.

J'admire cette rencontre fortuite,
tu es si fraîche et si belle!
ta gracieuse apparition a
provoqué en moi de douces sensations.

Les souvenirs du passé m'ont réconforté;
son souffle, telle une envolée d'ailes,
m'a transporté vers les hauteurs,

Et le parfum des jours d'antan
a été pour mon âme comme un baume
agréable et vivifiant.

1. *Ribina* est le mot russe signifiant sorbier. Je l'ai conservé parce qu'il est plus gracieux et parce qu'il est du féminin.

A ta vue, toute ma vie a surgi dans ma mémoire, et les heures de joie mêlée de tristesse, et les larmes venues du cœur, et aussi l'amour.

Isolée au milieu d'arbres dégarnis de leur feuillage, dans ta pourpre parure, tu sembles une brune jeune fille aux yeux noirs, chargée de bijoux de corail.

J'ai détourné mes yeux du panorama du lac et de la ceinture neigeuse des sombres montagnes. Mon regard, sans se lasser, t'a enveloppée, ma *ribina*, si chère à mon cœur.

En toi, je revois ma Patrie, je revois l'étang que j'aime, la maison familiale; je revois la grande route qui conduit à l'opulent village.

Les beautés villageoises se tiennent par la main, elles forment une ronde joyeuse, et voilà que leurs chants se répercutent au loin.

Te voici parée, ma *ribinotchka* [1], continue de fleurir devant l'*isba* dans le jardin verdoyant. Dans ta jeunesse, tu es ornée de bouquets blancs comme la neige.

Garnis-toi ensuite de colliers d'un rouge éclatant; rehausse ta beauté de fruits brillants comme des flammes. Je les mélangerai à la tresse de mes cheveux châtains.

Joyeuse, je marcherai dans le large chemin, vers le déclin du jour. Là, mon promis me guette, je suis sa fiancée aux yeux noirs.

Dans ces parages, ô *ribina*, on ne chante pas de chansons en ton honneur. Ici, qui donc, orpheline en pays étranger, pourrait t'accorder une parole amicale et consolatrice ?

Non, ici dépaysée parmi des vignes orgueilleuses, tu dépéris.

1. Diminutif de *ribina*.

Les premières gelées, succédant aux chaleurs de l'été, te seront fatales.

Sur cette terre romantique, les descendants de la nouvelle Héloïse se préoccupent du bon ordre de la métairie ou, selon le langage local, du chalet.

La ménagère, ne songeant qu'à sa métairie et à ses fromages, a beau raffoler de Jean-Jacques, elle ne sait pas, l'ignorante, tirer de toi, ô *ribina*, une liqueur exquise[1].

Dans ce pays ingrat, où tu pousses solitaire, on ignore le nectar parfumé de la *ribinovka*[2] dorée et ambrée!

Ici, personne ne comprend combien ton suc salutaire fortifie l'estomac, réchauffe le cœur et provoque une douce ivresse.

Au milieu des splendeurs de ces parages, dans ton isolement, tu es, ma *ribina*, telle une rose dans la steppe déserte, telle une perle brillante au fond de l'Océan.

De même que toi, la destinée m'a jeté ici, infortuné comme toi; avec toi seule, je partage mes songes et mes pensées.

Isolé que je suis en pays étranger et lointain, je te salue, ô *ribina*, avec un soupir, avec un sourire mélangé de tristesse, avec une larme mêlée de joie!

Dix ans plus tard, en 1864, le prince Pierre, à un âge déjà avancé, revient à Vevey[3], retrouve l'arbre russe exilé sur la terre suisse. Une seconde fois, le sorbier apparaît dans la vie du poète comme un être vivant et un confident intime. Il le célèbre dans de nouveaux vers qu'il dédie à sa petite-fille devenue comtesse Catherine Pavlovna Chéréméteff.

1. En russe, *nalïvka*.
2. *Ribinovka* est le nom de la liqueur faite avec les fruits du sorbier.
3. Le prince Pierre Wiazemsky s'y était arrêté à l'hôtel des Trois-Couronnes.

J'ai retrouvé ma *ribina* que j'ai chantée jadis! Avec elle, j'ai partagé le chagrin qu'éprouve le Russe, sur le sol étranger!

Dans son élégant *sarafane*[1] rouge, illuminée par la clarté d'un jour ensoleillé, voici ma belle plus brillante, revêtue d'un coloris plus éclatant.

En silence, avec tendresse et empressement, nous nous sommes souhaité la bienvenue. Pour plaire à son poète, fidèle aux usages de l'hospitalité de jadis, elle m'a offert, heureuse de s'en dépouiller en ma faveur, une grappe du raisin de notre pays, un écho vivant de nos jardins.

Quant à moi, hôte inattendu, je suis venu à elle avec mes années fanées, hélas! mes nouveaux chagrins et, enfin, les blessures d'une âme inguérissable.

Lorsque mes traces sur cette terre disparaîtront dans le silence du tombeau; lorsque le temps relèguera dans l'ombre tout ce qui semble nous appartenir;

Tout cependant ne sera pas submergé par le torrent impétueux des années si promptement fugitives. Il me restera, du moins, une petite place dans l'amitié tendre des cœurs qui me sont proches.

Il arrive parfois qu'au milieu des plaisirs d'une jeunesse insouciante, en une journée des plus claires, furtivement, l'ombre d'un nuage surgit du fond de notre cœur.

Quand la tristesse visitera tes pensées, ma chère enfant, quand mon souvenir, tel un léger nuage, traversera ton ciel; peut-être, alors, te rappelleras-tu notre promenade, te rappelleras-tu le Léman et sa nappe bleue toute miroitante, la cîme des montagnes multicolores, le splendide spectacle de l'automne, l'azur du firmament et, en même temps, ma chère petite-fille, songeras-tu aussi au sorbier qui m'est cher, ce qui fixera ta pensée sur ton vieux grand-père?

1. Jupe avec bretelles.

Le poète, lorsqu'il écrivit les vers qui précèdent, était déjà vieux; l'âge apporte toujours avec lui une escorte d'épreuves. La lyre n'était pas brisée, mais ses accents reflétaient à quel point son âme était attristée. Voilà pourquoi son ami Eugène Baratynsky envoyait un jour au prince Pierre cette preuve poétique de son inaltérable attachement :

Je vous cherche; votre souvenir remplit ma pensée; que vous est-il advenu? Où donc le sort vous a-t-il jeté, vous qui m'avez éclairé par les humbles rayons de l'amitié et par les clartés du feu céleste! Où vous a conduit la Providence? Quelles épreuves vous envoie le ciel. J'élève ma voix suppliante. Que l'heure du chagrin s'enfuie bien vite et qu'elle renaisse enfin, votre inspiration trop longtemps inactive, ô étoile d'une pléïade disparue!

De ma retraite lointaine, je dirige vers vous mes regards remplis d'inquiétude et d'affectueux intérêt. Pour vous, j'implore la grâce divine et souhaite qu'elle écarte de vous les coups d'un sort cruel.

L'état de sa santé obligea le prince Pierre de passer à l'étranger les années 1853, 1854 et 1855 inscrites avec des caractères de sang dans les *Annales de l'histoire de la Russie*. C'est loin de son foyer qu'il écrivit ses célèbres *Lettres d'un vétéran russe de l'année 1812 sur la question d'Orient*. Un demi-siècle s'est écoulé depuis cette campagne de Crimée. Elle n'a eu pour nous, Français, que le seul avantage de prouver que ceux qu'une politique néfaste nous avait imposés comme ennemis étaient dignes de notre admiration et de notre amitié et qu'ils nous étaient bien plus sympathiques que nos alliés. Ces événements étaient pénibles pour un patriote russe, mais bien faits pour inspirer un poète national. C'est sous ces impressions que, loin de son pays, le vétéran composa des vers dont voici la traduction :

Une tristesse insurmontable porte notre pensée vers notre chère Russie, cette région sanctifiée où une croix pesante est envoyée à nos frères.

Là-bas, la guerre se déroule cruelle et terrible.
Là-bas, coule notre sang national.
Là-bas, tout est larmes et prières.
Là-bas, tout est angoisse, espoir, confiance et amour !

Ici, vainement la nature, sous ses vêtements d'apparat, nous convie à sa propre fête. Mais, partagé entre la crainte et l'espoir, nous attendons anxieusement les nouvelles de notre terre natale.

L'incertitude met le trouble en notre âme. L'angoisse, l'amertume obscurcissent cette journée si belle et voilent toute la contrée de nuages et de ténèbres.

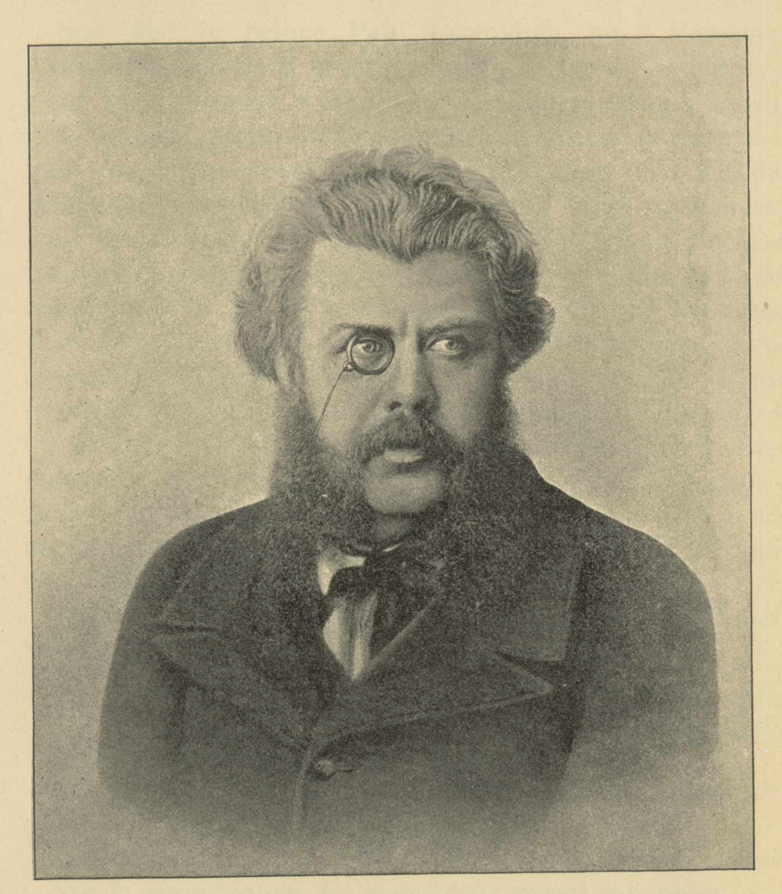
Ni l'aspect riant de la vallée, ni le bleu Léman ne peuvent tromper notre tristesse. L'ombre de la forteresse de Sébastopol s'étend sur ma poitrine comme un linceul !

L'âge et les épreuves n'avaient cependant pas anéanti la jovialité du prince Pierre. En effet, quelques années avant sa mort, il écrivait de Hombourg, en vers, à sa petite-fille et à son gendre :

Mes enfants, que Dieu vous soit en aide et qu'il vous donne de réussir en toutes choses, car vous avez envoyé à votre vieille ganache de grand-père de nouvelles bottes.

Afin de pouvoir compter sur une existence longue et heureuse, à ces bottes, ajoutez donc une paire de galoches.

Loin de cet Ostafiévo qu'il avait tant aimé et si bien chanté, le prince Pierre Andréïévitch Wiazemsky mourut à Bade le 10 novembre 1878.



LE PRINCE PAUL WIAZEMSKY

## IV

Son fils, le prince Paul Pétrovitch, né à Varsovie le 2 juin 1820, entra en possession d'Ostafiévo du vivant de son père. Il se consacra à continuer son œuvre malgré les différences de caractères et de goûts qui existaient entre eux. En tous cas, le nouveau possesseur d'Ostafiévo héritait de la même passion pour les voyages. Il fut d'abord diplomate; et c'est à Constantinople qu'il épousa Mme Marie Beck, née Stolypine, tante du poète Lermontoff et petite-fille de l'amiral Mordvinoff. Il quitta le ministère des Affaires Étrangères, pour être attaché à celui de l'Instruction Publique, comme curateur des écoles du gouvernement de Kazan. Il quitta ensuite le service jusqu'au moment où l'empereur Alexandre III, dès le début de son règne, le nomma chef suprême du département de la presse. En 1877, il fonda la Société des amis des anciens textes russes, présidée actuellement par son gendre, le comte Serge Chéréméteff; il mourut sénateur de l'Empire, le 29 juin 1888.

Le prince Paul a laissé de nombreux ouvrages. Voici le titre des principaux :

*Sur la chanson d'Igor.*

*Les loups et les cygnes dans le monde légendaire.*

*Sindi, Zound et Soundari.*

*Les pèlerins scandinaves traversaient-ils la Russie en se rendant à Jérusalem?*

*Description des collections de manuscrits russes à Moscou.*

*Sur la signification des manuscrits russes enluminés.*

*Souvenirs de Pouchkine, d'après les archives d'Ostafiévo et d'après mes propres souvenirs.*

*Les couvents du lac Ladoga et du lac Loubensky.*

*Lermontoff et Mme Hommaire de Hell.*

Le prince Paul, comme l'indique ce dernier ouvrage, était lié d'amitié avec Lermontoff dès 1839. « Quand je revins de « l'étranger, dit-il, en l'année 1840, Lermontoff arriva à « Pétersbourg; je le trouvai agité, préoccupé et froid à mon « égard. Je ne me souviens pas s'il habitait chez les frères

« Stolypine; mais, chez eux, nous nous réunissions chaque « nuit. C'est là que, la veille de son départ pour le Caucase, « Lermontoff me traduisit, sur ma demande, les strophes de « Heine : *Le sapin et le palmier*. »

Le goût pour la littérature ancienne des bylines et des légendes s'était révélé de bonne heure chez le prince Paul. En voici une preuve : A l'âge de onze ans[1], il avait, comme garçon d'honneur, porté l'image sainte au mariage de Pouchkine[2]. Après la cérémonie religieuse, on s'était réuni à la maison pour fêter les nouveaux époux. Au bout d'un certain temps, on s'aperçut de l'absence du jeune Paul; on le cherche, et Pouchkine le trouve dans une chambre, absorbé par la lecture d'une byline. Saisi d'enthousiasme, le poète fit comprendre à l'enfant la beauté de la légende et, cependant, la mariée et les invités étaient oubliés.

Très érudit et grand collectionneur, le prince Paul réunit à Ostafiévo non seulement des spécimens de l'art russe, mais aussi de celui des autres pays.

Au XVIIIe siècle et principalement sous le règne de Catherine, beaucoup de livres, de tableaux, de marbres, de bronzes ont été apportés en Russie. On appréciait beaucoup alors les œuvres d'art de l'Occident; les palais et les habitations seigneuriales se peuplaient de meubles venant de l'étranger, surtout de France. C'est durant cette période que vivait le prince André Wiazemsky.

Plus tard, une époque de quasi-indifférence survint et ces objets, tant admirés peu auparavant, furent négligés. Alors commença l'exportation de ces trésors rassemblés avec passion par les générations précédentes, car on les considérait comme inutiles et sans intérêt. Le prince Pierre Wiazemsky était contemporain de cette époque.

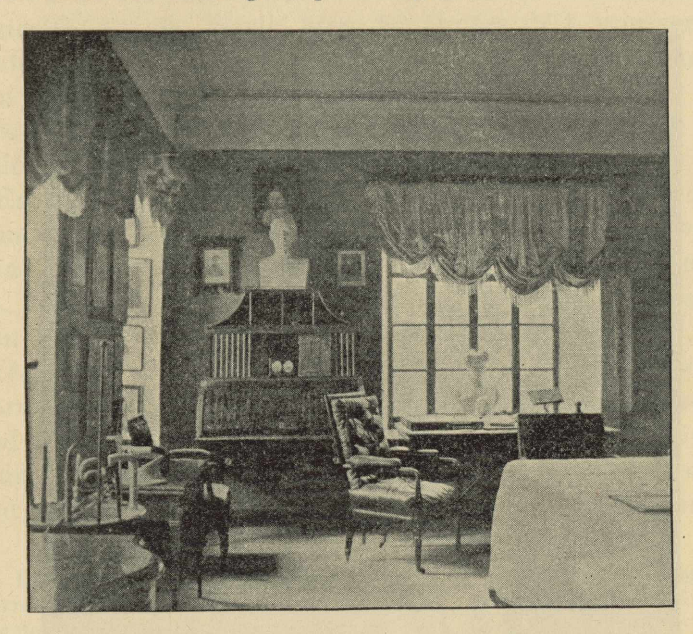
Mais une renaissance du goût pour ce qui est beau et élégant se produisit et les fins connaisseurs en œuvres d'art se multiplièrent en Russie. Le prince Paul Wiazemsky fut du

1. En 1831.

2. *Souvenirs du prince Paul Wiazemsky sur Pouchkine,* publiés à l'époque de son jubilé, en 1880.

nombre et travailla à s'entourer de belles choses rappelant le passé. Son portrait a été tracé par le comte Serge Chérémételf :

« Le voici dans son cabinet de travail; assis dans un fau-
« teuil très bas, entouré de livres, de paperasses, de carton-
« niers; on voyait aussi de la gomme, des couleurs, de l'encre,
« des cendriers et un gros porte-cigare en bois de bouleau;



LE CABINET DE TRAVAIL DU PRINCE PAUL WIAZEMSKY

« des morceaux de céramique, des armes anciennes, des
« paons persans en cuivre ouvragé, une étagère tournante
« fort extraordinaire, de longs parchemins, des chartes
« anciennes et ses propres écritures ayant aussi l'aspect de
« chartes, des albums, des manuscrits, des images popu-
« laires, une tasse de thé avec les restes d'une cigarette et de
« la cendre, quelques portraits et, au milieu de tout cet
« ensemble, le prince lui-même, vêtu d'une large redingote
« fatiguée, avec son inséparable chaîne de montre et ses
« breloques si connues, ses poches gonflées d'un tas de clefs,
« d'une masse de petits papiers, de pièces de monnaie. Que

« de vie au milieu de ce chaos apparent[1], que d'esprit, d'éru-
« dition, de sagace observation et aussi de cœur. Tout cela,
« en effet, coexistait dans cette nature si complexe, où une
« grande pétulance était unie à une finesse excessive et à la
« plus subtile compréhension de nuances en matière de pen-
« sée et de sentiment. »

Mais nous n'avons pas encore pénétré dans le château



LA CHAMBRE DE KARAMZINE CONTENANT LES PORTRAITS ET LES SOUVENIRS DES PRINCES WIAZEMSKY ET DE LEURS AMIS

d'Ostafiévo. Quand on a franchi la porte d'entrée, on se trouve dans une première salle dont l'examen montre les tendances et les préoccupations du dernier habitant de cette demeure. Cette pièce est remplie de tableaux collectionnés dans les monastères de l'Occident. A côté, des chambres se succèdent en enfilade, elles renferment les bibliothèques de trois générations. De la première salle, on accède directement

1. Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

dans un vaste et élégant salon en forme de rotonde. Aussi élevé que la maison, ce salon est entouré d'arcatures percées de portes et de fenêtres. On nommerait maintenant cette pièce principale et centrale, le holl. De la porte du milieu, ouverte à deux battants, on admire l'allée de vieux et gigantesques tilleuls qui constitue un imposant décor. Les arbres, après avoir été jadis soumis à la taille selon l'ancienne mode française, ont pu, depuis bien des années déjà, pousser verticalement leurs branches en toute liberté. Cette émancipation les a rendus véritablement audacieux dans leur élan vers le ciel. Pouchkine aimait à se promener le long de cette délicieuse avenue.

En errant sous ces ombrages, on aperçoit les fenêtres d'une chambre où sont rassemblés nombre de précieux souvenirs d'une brillante période littéraire. C'est la chambre de Karamzin. Là se trouvent la table à écrire de Pouchkine; sa canne dont le pommeau est orné d'un bouton d'Hannibal[1], son ancêtre; le gilet[2] que portait Pouchkine lorsqu'il tomba mortellement blessé; un morceau d'écorce de l'arbre au pied duquel il se tenait; une vue de l'endroit[3] où se déroula le duel y est jointe. Auprès de ces objets, a été déposé un gant du prince Pierre Wiazemsky, l'autre fut jeté dans la

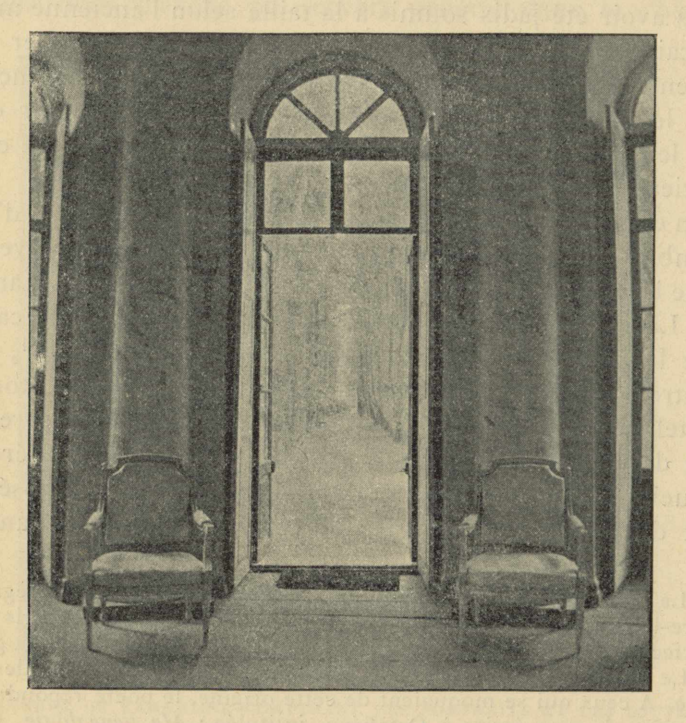
1. La mère de Pouchkine était la petite-fille d'Hibraïm, le nègre de Pierre-le-Grand, élevé par les soins du tzar, envoyé par lui à Paris pour y perfectionner son éducation, puis marié à une Russe et devenu général. Le visage et la chevelure de Pouchkine rappelaient cette descendance. A ceux qui se moquaient de cette origine, le poète répondit par une pièce de vers écrite à Ostafiévo, intitulée : *Ma généalogie*. On y voit le passage suivant :

« M. Vidok, du fond de son cabinet, a décrété que mon grand-père « Hannibal avait été acheté pour une bouteille de rhum et qu'il fut au « service d'un capitaine de vaisseau. Ce capitaine n'était autre que celui « qui guida les destinées de notre patrie et dont la main sut si bien « tenir le gouvernail et imprimer un élan si puissant au navire qu'il « dirigeait. Mon grand-père avait libre accès auprès de lui et l'Arabe, « acheté si bon marché, grandit intègre, et fut un ami zélé du tzar et « non pas son esclave. Son fils Hannibal a incendié une grande quantité « de bâtiments ennemis et a pris une première fois la forteresse de « Navarin. »

2. Gilet fait par Karamzin.

3. A Lesnoé, près de Saint-Pétersbourg, le 27 janvier 1837.

tombe de Pouchkine par Joukovsky. Les murs de cette chambre disparaissent derrière les portraits des membres de cette société d'élite que l'amitié et le culte des lettres unissaient au prince Pierre Wiazemsky. Combien nombreuses sont les dédicaces flatteuses à l'égard du châtelain d'Ostafiévo. Tous les membres de son cénacle sont là, dans le silence de



PORTE DU SALON DONNANT SUR L'ALLÉE DE TILLEULS

ce lieu qu'ils avaient animé de leur présence et de leur esprit.

Un des tableaux les plus sérieux représente Pouchkine dans son cercueil.

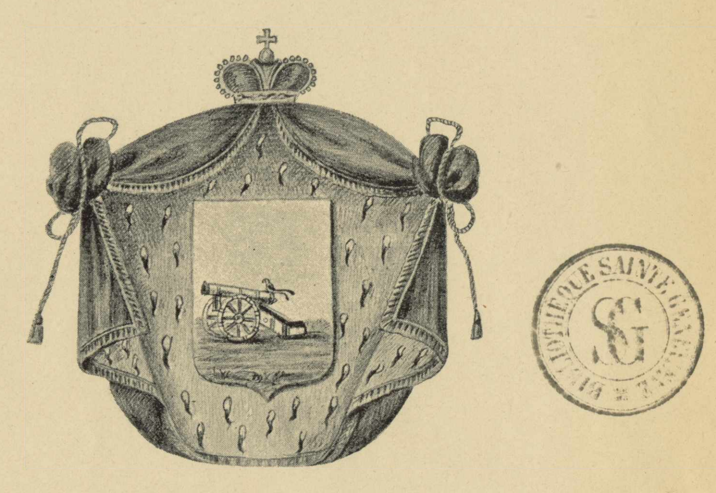
Ici toute une période de l'histoire littéraire de la Russie est évoquée et revit devant vous. Les vers du prince Pierre reviennent alors à la mémoire :

J'entends des voix percer les ténèbres du tombeau. Derrière une chère image, apparaît une autre image aimée.

Non, tu n'es pas Pompéï, ô mon sanctuaire; non, tu n'es pas une ruine...

Je te contemple tel que je t'ai connu autrefois, lorsqu'au printemps de ma vie tout s'épanouissait autour de moi !

Ostafiévo, sanctuaire du poète, lui survit intact. Le comte Serge Chéréméteff s'est constitué le conservateur et le gardien d'un passé littéraire qui lui est doublement cher.



ARMOIRIES DES PRINCES WIAZEMSKY

Imprimerie G. KADAR
131, rue de Vaugirard, Paris